

**Paris révolutionnaire, avec plans et dessins,
par G. Lenotre, 1895, pages 229 à 231**

[...] LA MAISON DE L'AMI DU PEUPLE

La maison était anciennement connue sous le nom d'hôtel de Cahors. Elle était, en 1793, la propriété indivise de Mme Antheaume de Surval et de son cousin Fagnau, liquidateur de la dette publique (1) ; elle ne rapportait que 3.000 francs de loyers ; l'appartement loué à Marat entraînait dans cette somme pour 430 francs ; la location était faite au nom de la fille Evrard avec laquelle il vivait.

Bien des Parisiens l'ont connu ce vieil immeuble qui n'a été démoli qu'en 1876. Comme sa façade n'avait rien que de très ordinaire, on montrait, avant le percement du boulevard Saint-Germain, comme étant la maison de Marat, l'antique logis à tourelle qui faisait le coin de la rue du Paon. Là, comme ailleurs, la tradition s'était conservée, tout en se déplaçant (2).

La maison de l'Ami du peuple, la vraie, était une sorte d'hôtel bourgeois comme on en construisait beaucoup à Paris à la fin du XVIII^e siècle. On y entraînait par une porte cochère légèrement cintrée, ouverte entre deux boutiques. Le porche franchi, on était dans une petite cour peu aérée, avec un puits à l'un des angles. A droite, sous une large arcade, était l'escalier de pierre à rampe de fer forgé ; il montait, en décrivant un demi-cercle, jusqu'à un palier carrelé, éclairé par deux fenêtres sur la cour. Là était la porte de Marat, près de laquelle pendait, en manière de cordon de sonnette, une tringle de fer, garnie d'une poignée. A côté de cette porte était, dans la muraille, un châssis vitré donnant jour à la cuisine de l'appartement. Par les carreaux, toujours entr'ouverts, se répandaient dans l'escalier, ainsi qu'il arrive dans les logis pauvres, les parfums de friture et les vapeurs de ragoûts.

Du palier on passait dans une entrée obscure ; à droite, on trouvait, prenant jour sur la cour, une étroite salle à manger, puis un cabinet, enfin une petite chambre carrelée qui servait de salle de bains ; les dimensions de cette chambre étaient si restreintes que six personnes serrées les unes contre les autres auraient eu peine à s'y tenir debout. Elle était pavée de carreaux de terre, tapissée d'un papier représentant de grandes colonnes torsées posées sur un fond blanchâtre. Une carte de la France divisée en départements pendait au mur ; auprès de cette carte étaient accrochés deux pistolets surmontés de cette inscription en grosses lettres : LA MORT

Les chambres donnant sur la rue étaient plus grandes et mieux ornées. Y avait-il là un salon luxueusement et voluptueusement meublé, comme on l'a dit, et comme Mme Roland l'assure ? C'est possible, mais ce n'est pas prouvé ; le seul détail certain que l'on possède et qui ferait croire que Mme Roland ne s'est point trompée, c'est que la chambre à coucher, dans laquelle on pénétrait directement de la salle de bains, avait vue sur la rue par deux croisées garnies de grands verres de Bohême (3) ; on sait, en outre, qu'elle était tendue d'un papier tricolore à emblèmes révolutionnaires (4), dont plusieurs lambeaux ont été retrouvés sous un panier de tenture plus moderne, lors de la destruction de la maison. Le salon était également éclairé de trois fenêtres ; une petite pièce, éclairée d'une seule croisée, servait à Marat de cabinet de travail. [...]

Notes :

(1) Lefeuvre, *les Vieilles Maisons de Paris*.

(2) Une aquarelle appartenant à M. le Dr Robinet a figuré à l'Exposition de la Révolution en 1889. Elle donnait la maison à tourelle comme étant celle qu'avait habitée Marat.

(3) Procès-verbal de Jacques-Philibert Gaillard, commissaire de police de la section du Théâtre français.

(4) Un morceau de papier de la chambre de Marat figurait, en 1889, à l'Exposition de la Révolution, aux Tuileries. Il appartient à M. Paul Dablin.